

lieux saints prit un accroissement remarquable ; on y accourait de toutes les contrées de l'Orient et de l'Occident.

D'isolés qu'ils étaient en général, les pèlerinages devinrent souvent collectifs. On les entreprenait quelquefois dans un intérêt commun ; quelquefois, après des succès inespérés, des guérisons miraculeuses. On accueillait les pèlerins partout, et pour prix de l'hospitalité, on ne demandait que leurs prières. Les fidèles qui partaient pour le pèlerinage, trouvaient sur la frontière de la Hongrie, et dans les provinces de l'Asie Mineure, un grand nombre d'asiles de charité. La Ville Sainte avait des hospices pour recevoir les voyageurs. Les riches marchands d'Amalfe, de Venise, de Gênes, les plus riches d'entre les pèlerins, plusieurs princes de l'Occident, pouvoient par leurs aumônes à l'entretien de ces maisons. Le pèlerin était un être privilégié parmi les fidèles. Son voyage était un titre suffisant pour lui donner une réputation de sainteté ; son départ et son retour étaient célébrés par des cérémonies religieuses. Lorsqu'il allait se mettre en route pour les lieux saints, un prêtre lui présentait des langes marqués de la croix, on répandait l'eau sainte sur ses vêtements, et le clergé l'accompagnait en procession. De retour dans sa patrie, le pèlerin rendait grâces à Dieu et présentait une palme, pour être déposée sur l'autel de l'Eglise. C'était la marque qui attestait un pèlerinage heureusement terminé.